

[la table des matières](#)

1. IDÉE DE BASE ET DÉLIMITATION DE LA SITUATION ACTUELLE	1
1.1 « FASCISME » AUJOURD’HUI ET COMPARAISON AVEC HIER.....	2
1.1.4 FASCISME ANCIEN ET NOUVEAU : ÉMINEMMENT ANTIDÉMOCRATIQUES, FAVORISANT LA DOMINATION DIRECTE, SANS FARD, DES RICHES ET DES PUISSANTS	7
1.2 FORMES DE RÉSISTANCE POLITIQUE AUJOURD’HUI ET HIER.....	9
1.2.1 B4-MOUEMENT / LYSISTRATA AUX ÉTATS-UNIS, UNE NOUVELLE VARIANTE DU FÉMINISME QUI S’INSPIRE DU MOUEMENT FÉMININ SUD-CORÉEN	10
1.2.2 LA SOI-DISANT « QUATRIÈME VAGUE DU FÉMINISME » EN ESPAGNE	10
1.2.3 LE MOUEMENT CLIMATIQUE EUROPÉEN – DE FRIDAYS FOR FUTURE À EXTINCTION REBELLION, EN PASSANT PAR LA DERNIÈRE GÉNÉRATION AVANT LES POINTS DE BASCULE CLIMATIQUES.....	11
1.2.4 BLACK LIVES MATTER AUX ÉTATS-UNIS.....	11
1.2.5 MOUEMENT ANTI-DROITE EN ALLEMAGNE APRÈS L’ENQUÊTE DE CORRECTIV ET LE VOTE DE MERZ AVEC L’AfD.....	11
1.2.6 LES GILETS JAUNES	11
1.2.7 PROTESTATIONS SOCIALES DE TOUTES SORTES. GRÈVES.....	12
1.2.8 <i>ET BIEN D’AUTRES !</i>	12
2. TEXTE DE DELEUZE/GUATTARI : LE DEVENIR (DEVENIR), LA MICROPOLITIQUE (MILLE PLATEAUX).....	13
2.0 IDÉES DE BASE DANS LE TEXTE ET NOTRE DISCUSSION À CE SUJET	13
2.1 MAIS EST-CE VRAIMENT PLAUSIBLE ? LE DEVENIR EST-IL <i>PER SE</i> ANTIFASCISTE ET AIDE-T-IL CONTRE LA DROITE ACTUELLE ?	15
2.2 LE DEVENIR (DEVENIR) CHEZ DELEUZE ET GUATTARI EST-IL ANTIFASCISTE ?	17
2.3 LES ASPECTS INDIVIDUELS DU DEVENIR (DEVENIR) CHEZ DELEUZE ET GUATTARI SONT-ILS ANTIFASCISTES ?	19
3. ÉQUATIONS DIFFÉRENTIELLES PARTIELLES, VARIÉTÉS RIEMANNIENNES ET SYSTÈMES CHAOTIQUES. L’INFINI	20
3.1 QU’EST-CE QU’UNE ÉQUATION DIFFÉRENTIELLE ? QU’EST-CE QU’UNE <i>ÉQUATION DIFFÉRENTIELLE PARTIELLE NON LINÉAIRE</i> ?	21
3.2 QU’EST-CE QU’UN SYSTÈME CHAOTIQUE ?	22
3.3 QU’EST-CE QU’UNE VARIÉTÉ RIEMANNIENNE ?.....	23
3.4 QUELS SONT LES FONDEMENTS DE L’ANALYSE ? QU’EST-CE QUE L’INFINI ? – PERSPECTIVES SUR BADIOU ET LA <i>PHILOSOPHIE LIMINALE</i>	26
4. LE COURAGE D’UN « MATÉRIALISME STUPIDE » À PARTIR DE DELEUZE ET BADIOU – AVEC HOLBACH COMME LIGNE DE FUITE	29

1. Idée de base et délimitation de la situation actuelle

Thème central : La question du « fascisme » aujourd’hui (trumpisme, AfD, Le Pen, Vox, etc.). Le matériel intellectuel mobilisé est celui de Deleuze et Marcuse, en tant que figures de résistance, notamment le chapitre sur le *devenir* dans *Mille Plateaux*. Cependant, une telle application ou transposition temporelle à notre époque n’est pas simple, car nous avons affaire à des situations historiques distinctes.

Il faut distinguer :

1. Le fascisme aujourd'hui
2. Le fascisme d'hier (chez les nazis)
3. La résistance politique d'alors, à laquelle sont associés certains penseurs

Il est clair que la situation d'aujourd'hui diffère de celle d'hier. Il n'y avait pas alors de crime climatique aussi marqué, les fascistes d'hier n'étaient pas ceux d'aujourd'hui, etc. Au lieu d'une identité, nous obtenons un carré complexe, une sorte de *pullback* :

Fascisme d'hier ---- Fascisme aujourd'hui

| |
Résistance d'hier --- Résistance aujourd'hui
(Deleuze, Marcuse) (Nous)

Mais cela devient encore plus complexe, car Marcuse et Deleuze écrivent depuis 68, c'est-à-dire en partie à partir de cette expérience ou en direction d'elle. Ce mouvement de 68 était essentiellement dirigé contre la constellation impérialiste occidentale et soviétique. Il y a donc aussi le lien entre cette résistance politique et 68.

Fascisme d'hier --- Impérialisme US, soviétiques ---- « Fascisme » aujourd'hui

| Guerre froide |
| |
Résistance d'hier ----- 68 ----- Résistance aujourd'hui

(Marcuse) (Deleuze, Marcuse)

Il faudrait aussi noter que Marcuse, qui écrit à partir de l'expérience de la résistance contre les nazis et qui a en quelque sorte anticipé les 68ards, n'est qu'un interprète parmi d'autres, tout comme Deleuze ; Badiou, par exemple, est aussi un produit de 68, tout comme Foucault et bien d'autres.

Deux nouvelles questions émergent alors :

- Les formes actuelles de résistance contre la vague de droite sont-elles vraiment comparables aux 68ards ou à la résistance contre les nazis d'hier ?
- Le « fascisme » d'aujourd'hui est-il comparable au fascisme d'hier ou à l'impérialisme soviétique et occidental ?

Je ne répondrai pas ici à ces questions, mais il semble qu'elles se cristallisent constamment comme points de référence et attirent sans cesse de nouvelles réponses. Il faut bien commencer quelque part. Même la décision d'adopter un *matérialisme stupide* ne tranche pas définitivement la question.

1.1 « Fascisme » aujourd'hui et comparaison avec hier

Je note ici huit banalités permettant de comparer le fascisme d'aujourd'hui et celui d'hier. J'en déduirai ou ajouterai des faits moins évidents, qui y sont liés mais ne s'en déduisent pas nécessairement, c'est-à-dire qu'ils peuvent aussi découler d'autres réalités.

L'idée directrice doit toujours être la réalité dans laquelle nous vivons. Cela signifie que nous devons toujours choisir cette réalité et nous opposer aux universitaires Deleuze et Marcuse là où il y a conflit et tension. *Nous ne devons pas juger la réalité actuelle à l'aune de Marcuse et Deleuze, mais inversement : juger Marcuse, Deleuze et notre propre pensée (universitaire, bourgeoise cultivée, philosophique) à partir de la réalité dans laquelle nous nous trouvons.*

La situation actuelle donne précisément une raison majeure d'adopter cette division du travail et cette hiérarchisation, de « quitter la tour d'ivoire ». On quitte la tour d'ivoire lorsque nous observons notre réalité et les forces politiques qui s'y jouent. C'est un processus sans fin. Il peut s'approcher un jour d'un point où la collecte de données supplémentaires ne modifie plus le jugement. Mais nous en sommes encore loin.

1.1.1 Aspects communs entre le fascisme d'hier et celui d'aujourd'hui : l'hostilité envers les minorités

Hier, les Juifs ; aujourd'hui, surtout les LGBT+, les étrangers et les chômeurs. Aux États-Unis, les transgenres sont particulièrement ciblés.

Il est frappant de constater un *déplacement* des groupes « principalement exclus ». Les homosexuels ne sont plus l'ennemi principal, mais plutôt les transgenres, un concept qui n'existait même pas pour l'ancien fascisme. En revanche, de nombreux homosexuels et membres de la communauté queer ont directement rejoint le parti fasciste ou s'en sont approchés. Il en va de même pour les femmes conservatrices, parfois TERF, qui soutiennent les fascistes *parce qu'elles sont TERF*. D'un autre côté, la vague de droite actuelle est aussi marquée par une homophobie et une misogynie directes. Thiel, Weidel, Spahn... Il y a une profonde ambivalence : on se jette dans les bras de l'ennemi, comme la femme dans ceux de l'homme riche ? À un certain degré, ce n'est pas seulement abject de rejeter les groupes les plus récemment exclus et de s'allier aux fascistes, c'est immédiatement stupide.

Il est clair que *toute* alliance avec ces fascistes est une trahison des nouveaux groupes exclus (transgenres, etc.). Et le simple fait de prendre en compte ces groupes exclus devrait suffire à rompre avec le fascisme. C'est une *double morale* évidente : approuver la libération de son propre groupe, puis opprimer les suivants, se comporter de manière non solidaire ou agressive envers leurs efforts d'émancipation. Il est aussi clair que la situation est aujourd'hui bien plus complexe qu'avant. Les opprimés ne sont pas simplement les femmes, les personnes racisées et les homosexuels ; il n'y a pas seulement ces trois axes, mais bien plus de groupes, de problèmes et de conflits. Les transgenres sont souvent particulièrement dans la ligne de mire, et les arguments du vieux féminisme sont utilisés contre eux. Il est donc absolument essentiel, pour comprendre ce qui se passe, *de réaliser que tout est bien plus complexe que dans les années 1980*. Des arguments, des concepts, des idées fondamentales du féminisme sont utilisés pour attaquer les transgenres, hommes et femmes trans. Les homosexuels rejettent trop souvent ces groupes et les bisexuels, et n'ont généralement aucune conscience du problème, se perdant en auto-célébration et dans une incapacité à l'auto-réflexion, trop connue des hétéros. À l'époque où Deleuze et Marcuse travaillaient et vivaient, tout cela était

bien plus simple. Il est frappant de voir à quel point les groupes *classiquement* opprimés se sont tellement habitués à ce statut qu'ils ne supportent pas de ne pas l'avoir réservé pour eux et leurs amis à perpétuité, refusant de réfléchir et ne voyant le problème que chez les autres. Et il est clair : il y a partout des possibilités de *division*. Comme les nations, les minorités sexuelles et de genre, dans leur diversité, sont des lignes de fracture pour le capital et le fascisme. La question est : que faire contre cela ?

Solution : Former des alliances *par le bas*. S'allier avant tout avec les *plus opprimés*, et sinon toujours du côté de ceux qui souffrent le plus. Ceux qui ne veulent pas de cela, qui ne sont pas solidaires des plus opprimés (par exemple, les TERF), ne devraient pas être nos alliés. Ceux qui ne sont pas solidaires des groupes « plus opprimés » (par exemple, les homosexuels biphobes) ne méritent pas non plus la solidarité en retour et doivent être écartés. À cette occasion, je tiens à ajouter que la scène queer, selon mon expérience et les recherches sociologiques, n'est *pas ouverte*, et que ceux qui en souffrent n'ont pas eu « de mauvais amis », peu importe ce que certaines personnes peuvent prétendre.

1.1.2 Le fascisme actuel, comme l'ancien, comporte des aspects *impérialistes* et *expansionnistes*

Chez Poutine (Ukraine, Géorgie, etc.), chez Trump (Groenland, Panama, Canada) et peut-être aussi chez Modi (?).

Cet expansionnisme est bien sûr un état intenable en droit international, et tout aussi nuisible à l'économie mondiale globalisée. La globalisation n'est pas compatible avec cela. C'est pourquoi cette tendance est particulièrement mal vue par les entreprises *mondiales et compétitives*, mais bien plus appréciée par les industries nationales.

Ce n'est pas un bon présage pour l'économie allemande d'exportation à bas salaires, que Merz veut maintenir.

1.1.3 Le fascisme actuel repose en grande partie sur l'attachement aux combustibles fossiles, aux moteurs à combustion, etc.

Ce sont ces secteurs industriels qui soutiennent particulièrement le fascisme. La Russie est un pays fossile, l'Arabie saoudite et les États-Unis ne le sont pas moins. Ce problème est connu dans ses dimensions catastrophiques par les élites bourgeoises depuis au moins les années 1960, et par le public depuis le premier rapport du GIEC en 1990, sans qu'aucune tentative sérieuse n'ait été faite pour le changer. Les responsables sont naturellement les États, groupes et dirigeants puissants et influents de cette époque (*grosso modo*, l'après-guerre froide). Cette ère inaugure une nouvelle forme de confrontation politique et une responsabilité globale qui était *latente* mais devient maintenant consciente : les structures géologiques et météorologiques de la Terre sont désormais le produit de la politique (et donc aujourd'hui de la politique capitaliste et fasciste), et non plus simplement « là ». Nous vivons donc dans le « Capitalocène », si l'on veut utiliser ce terme, bien qu'il ne soit pas très explicite sans explication supplémentaire.

C'est un *business* qui monétise un crime proche du génocide. Si l'on cherche des comparaisons, on en trouvera difficilement. Mais la Première Guerre mondiale semble être un premier point de départ, dans la mesure où, pour l'avantage national, on envoie sa propre future génération à la mort. D'un autre côté, c'est caché : même si les relations de culpabilité sont évidentes, elles sont constamment ignorées. Cela est d'ailleurs de plus en plus intense à mesure que l'on monte dans les couches sociales. Une densité incroyable d'idéologie et d'auto-aveuglement. Double morale et dissonance cognitive à mesure que l'on monte dans les couches sociales.

C'est le *principal contradiction secondaire*, c'est-à-dire la manière dont le capitalisme peut se décharger ainsi sans provoquer de tension sociale immédiate : des biens de consommation sont produits au détriment de l'avenir. Sinon, il y a les Gilets jaunes.

1.1.3.1 L'aspect scientifique du crime climatique

L'aspect scientifique du crime climatique est à la fois rapide et long à raconter. En bref, il s'agit d'un fait qui a résisté à d'innombrables vérifications et dont les fondements scientifiques ne sont pas contestables : les sociétés industrielles détruisent délibérément le climat en brûlant des combustibles fossiles.

En détail, la recherche climatique actuelle repose sur l'application de modèles du climat terrestre, qui simulent le système terrestre avec une précision croissante et font des prédictions qui se réalisent majoritairement. Les principes physiques utilisés ne sont pas des théories spectaculaires comme la relativité ou la mécanique quantique, mais simplement la physique newtonienne, complétée par des extensions conservatrices comme la thermodynamique et la physique des radiations. C'est de la *science du XIXe siècle* qui est appliquée ici, si l'on veut, même celle de Newton, appliquée à des phénomènes plus complexes comme les flux. C'est d'ailleurs la même science qui permet de construire des avions et qui a servi au développement de la machine à vapeur et des moteurs à combustion. Elle n'est simplement appliquée par des ordinateurs de plus en plus puissants pour calculer de plus en plus de détails. Le fondement *newtonien* de la physique suffit amplement. La recherche climatique n'est donc en aucun cas un mystère, une science profonde, une « vérité » au sens fort. Si l'on examine quelques jalons exemplaires de la recherche climatique, on voit surtout, à ses débuts, les fondements : ce sont des systèmes d'*équations différentielles (non linéaires)*, les équations différentielles étant universellement appliquées en physique et en économie depuis Newton pour décrire des mouvements réguliers, mais aussi des régularités « chaotiques », où quelque chose comme un *effet papillon* peut se produire, comme c'est le cas pour le système climatique. Ce sont d'ailleurs les mêmes systèmes qui jouent un rôle, de manière plus ou moins latente, dans le concept de *devenir* de Deleuze/Guattari.

Il est d'une grande importance de lire correctement la recherche climatique. Car ce qui compte, ce n'est pas le scénario catastrophique, qui ne provoque que peur et malheur, mais *l'histoire* de la recherche climatique, c'est-à-dire depuis combien de temps on sait tant de choses, à quel point ses prédictions se sont réalisées et ses avertissements ont été ignorés. Car cela suscite culpabilité et colère, des sentiments éminemment porteurs de politique. On peut « voir » que les rapports ont eu un certain effet correctif, que des mesures ont été prises, mais qu'elles sont restées bien en deçà des possibilités techniques. À certains égards, on peut reconnaître dans l'histoire de la recherche climatique une trace claire de l'influence sociale, ou aussi de l'échec social, à quel point, depuis la connaissance de ces données climatiques, on a échoué à traiter le problème de manière responsable.

Il ne fait aucun doute qu'une compréhension actuelle de la situation politique ne peut faire l'impasse sur ce point. Le climat d'aujourd'hui est un enjeu politique, plus précisément un enjeu politique des cinquante dernières années. C'est une attaque contre d'innombrables personnes et des milliards d'autres dans le futur. Le monde est *traversé* par des relations de causalité et de culpabilité, à travers le temps et l'espace, par une interaction universelle, grâce à la connaissance de la recherche climatique. Rien n'est innocent et rien n'est isolé, mais tout est dans une dépendance mutuelle gigantesque. Il est donc *nécessaire* de procéder à une certaine forme de validation épistémologique de ces connaissances. C'est ici que le *spectre du matérialisme mécaniste ou cinématique* redevient tangible, c'est-à-dire une vision du monde à l'image de Holbach, Diderot et autres, un matérialisme « stupide » et non spéculatif. Je le défendrai à la fin, précisément à partir de Deleuze, Spinoza et Badiou, qui portent aussi de tels traits d'un matérialisme stupide.

1.1.3.2 L'aspect psychologique : déni, inversion, retournement de la culpabilité en inversion victime-bourreau

Examiner l'aspect psychologique du crime climatique, c'est se demander pourquoi et comment il est possible que tant de parties puissantes de la population ne s'intéressent pas à ces faits scientifiques clairs et ne se comportent pas en conséquence. Bien sûr, il est possible qu'à un certain degré, des *erreurs* jouent un rôle. Mais tant dans la *minimisation* généralisée du danger et du crime, qui protège la classe supérieure et la décharge de sa responsabilité, que dans la *maximisation* rare du problème, ce sont probablement des intérêts pratiques, préconscients, qui sont le motif principal.

L'effet psychologique principal : l'inversion projective de toutes les accusations sur ceux qui les formulent. Les activistes climatiques sont antidémocratiques, autoritaires, élitistes, sectaires, religieux, apocalyptiques, etc. Pourquoi ? D'où viennent ces accusations infondées ? Parce que la population générale, particulièrement soumise au capital, trouve ces traits en elle-même, mais ne veut ou ne peut pas les voir. Donc, elle les trouve chez les activistes climatiques.

1.1.3.3 L'aspect politique du crime climatique

1. Le crime climatique est un problème générationnel. Il est prouvé statistiquement que les personnes âgées prennent moins au sérieux le problème.
 2. Le crime climatique est une forme de racisme : il est clair depuis 2015 qu'il touchera particulièrement les régions du Sud global. De vastes parties de l'Afrique, de l'Asie du Sud-Est et de l'Inde deviendront inhabitables. On l'ignore, tout comme on ignorait autrefois la traite des esclaves et d'autres génocides lents et cachés.
 3. Le crime climatique est une forme de classisme. Il est principalement commis par les couches aisées de la population et subi par les plus pauvres, même si, bien sûr, « tous » sont à la fois coupables et victimes. Insister sur ce point relève d'une idéologie dangereuse. Souligner les différences dans l'ampleur de la culpabilité et des dommages subis est central pour comprendre ce qui se passe et pourquoi cela se produit.
-

1.1.3.4 L'aspect philosophique : la production de l'idéologie climatique dans la bourgeoisie cultivée, à l'université et dans le milieu culturel

Soit le sujet est ignoré, soit des constructions idéologiques sont élaborées – un bon exemple en est Morton, Latour ou Moore. Autrement dit, soit on n'en parle pas du tout, soit, si on en parle, on le lie à une vision du monde social-démocrate ou libérale de gauche, ce qui n'est possible qu'en recourant à des fictions métaphysiques ou anti-scientifiques. *C'est l'une des raisons et motivations essentielles de nombreuses formes de nouveau matérialisme.* Cette formation idéologique doit absolument être empêchée.

La solution à opposer à l'élite libérale-sociale-démocrate : le réalisme scientifique. On revient à l'idée : le monde est une équation différentielle partielle. C'est un « matérialisme stupide » qui prend au sérieux les connaissances scientifiques et affirme qu'*il n'y a que cela*. Métaphysique et religion disparaissent, ainsi que toute spéculation dialectique, romantique, métaphysique, positiviste, idéaliste. Il n'y a que l'être reconnu par les mathématiques et sa manifestation en physique ne compte que pour ses propriétés mathématisables. Le « matérialisme stupide » sera décrit plus en détail à la page 19.

On voit aussi : le fait qu'une personne lise beaucoup de textes, monte haut dans la hiérarchie universitaire, ne signifie pas qu'elle soit plus réfléchie. Elle propage même souvent plus de non-sens en matière politique. La haute position rend les gens réactionnaires, et inversement, les réactionnaires montent plus facilement, cela fonctionne bien, sinon, les professeurs plus radicaux et extrêmes se bloquent mutuellement et la réaction et l'apolitisme l'emportent.

La question de la manière dont le capitalisme s'externalise dans la destruction de l'environnement ne doit pas être négligée.

1.1.4 Fascisme ancien et nouveau : éminemment antidémocratiques, favorisant la domination directe, sans fard, des riches et des puissants

Ils ont donc certaines similitudes avec la prise de pouvoir des Thermidoriens, du premier Napoléon ou de Napoléon III. La domination du capital dans le nouveau fascisme est si évidente. Il y a une domination ouverte et directe de ces forces, qui se dissimule à peine. La haine envers les LGBT+, les étrangers, les migrants, les chômeurs ou les Juifs sert de paravent pratique ou d'exutoire au ressentiment inassouvi contre les bourgeois, les riches, etc., qu'implique une société de classes. Il semble peu important de savoir ce qui est haï, l'essentiel est de pouvoir détourner l'attention de ses propres problèmes. Il semble que ce soit une manière courante de réagir à une pénurie perçue par de la haine envers des groupes prétendument égoïstes – souvent une projection, d'ailleurs. À ce sujet, la théorie critique et Deleuze sont des sources d'inspiration.

Des formes de résistance démocratiques et égalitaires se forment de diverses manières. Les positions de gauche et d'extrême gauche gagnent à nouveau en popularité.

1.1.5 Fascisme ancien et nouveau : capacité accrue d'utiliser les nouveaux médias

Hier, le cinéma et la radio ; aujourd'hui, les réseaux sociaux.

On peut penser à Benjamin, lorsqu'il s'agit de ne pas condamner en même temps que le fascisme moderne ses méthodes, et ainsi abandonner un champ important de confrontation. Les technologies de communication sont en soi émancipatrices, et les réseaux sociaux, la liberté d'expression, les télécommunications, la numérisation restent essentiellement quelque chose de bon, qui est simplement détourné.

Il y a une étrange perte dans les images numériques, dans lesquelles le fascisme actuel s'installe. Il se nourrit de la peur et de la désorientation diffuse, qui peut basculer dans la paranoïa. Il la génère en même temps, dans un cercle vicieux qui vole l'orientation.

Contre cela, seule une tentative de représenter la vérité en images fortes peut être efficace, c'est-à-dire de reconquérir cette sphère occupée par les fascistes.

1.1.6 Ils recourent souvent à la théorie du complot et, en marge, à l'ésotérisme ; ils sont éminemment anti-Lumières

Ils n'ont, comme les anciens nazis, aucun intérêt pour les faits – « post-vérité ».

Cette post-vérité n'a bien sûr presque rien à voir avec la théorie postmoderne ou déconstructiviste. Ce n'est pas différent que de rendre Karl Marx responsable de Kim Jong-un. Mais il faut se demander dans quelle mesure ces théories doivent être modifiées pour empêcher ces interprétations malveillantes.

La post-vérité de ces mouvements doit toujours être vue dans le contexte des conflits émergents, c'est-à-dire la catastrophe climatique, l'oppression raciale, sexuelle et de genre, qui dépendent toutes éminemment de la notion de vérité. Contre cette post-vérité, il est bien sûr nécessaire que le mouvement politique se recentre sur la notion de vérité. Cela est directement lié aux exigences posées par la catastrophe climatique.

1.1.7 Aujourd'hui, il y a aussi une grande hostilité envers la science en tant que telle

Particulièrement envers les études de genre, postcoloniales, la recherche climatique, mais aussi envers des mathématiques plus « abstraites » comme la théorie des catégories supérieures.

Cela est fortement lié à la post-vérité. Mais il s'y mêle aussi une sorte d'anti-intellectualisme, ainsi qu'une hostilité envers la bourgeoisie cultivée dans son ensemble. Cela ne doit pas inciter à défendre cette bourgeoisie cultivée, car elle n'est pas innocente dans la situation actuelle. C'est elle qui s'est alliée au capital, et au capital fossile en particulier, et qui l'a toujours défendu ou au moins protégé, et ce même avec des programmes politiques qui ont une certaine force de conviction – comme « être contre les fascistes ».

Emily Riehl.

1.1.8 La grande question est aussi de savoir dans quelle mesure les nouveaux « fascistes » sont vraiment une exception par rapport à l'existant

Et si le vrai problème n'est pas plutôt les forces libérales, réactionnaires, centrées et bourgeoises au sein des élites (argent, éducation, politique) de l'Occident et de ses alliés, qui participent tout autant à la destruction écologique, à l'excès du capitalisme.

Les « partis de coalition » CDU-SPD-Verts-FDP, qui ont accaparé le pouvoir en Allemagne, peuvent à juste titre être déclarés *cause* de l'AfD, et la forme de néolibéralisme progressif érigée par Obama-Clinton peut être considérée comme *cause* du trumpisme. Ce sont aussi eux qui produisent l'idéologie climatique (Latour, Morton, Bennett, et tant d'autres). Ces élites libérales-sociales-démocrates, installées dans les universités, le milieu culturel, l'administration, sonnent maintenant la charge contre le fascisme d'extrême droite, mais elles veulent simplement rétablir la société antérieure, qui l'a précisément engendré. Elles invoquent souvent la protection des minorités, mais il s'agit presque uniquement de lutte contre les symptômes et d'auto-protection avec une lutte contre les symptômes avancée et une protection des minorités. Ou elles appellent à défendre les institutions que la droite veut détruire, ce qui les fait sonner plus social-démocrate-autoritaires que libérales de gauche. Peu importe.

Il est donc aussi trompeur de présenter Harvard comme un nid de résistance contre le fascisme, ou les universités en général, qui ont toujours été et sont encore des nids élitistes. Mais il ne faut pas s'imaginer pouvoir les « utiliser », pouvoir « traverser » ces institutions. Trop souvent, ce sont les institutions qui traversent ceux qui veulent les s'approprier et se servent des intérêts de leurs simples « utilisateurs ». Les moyens s'autonomisent contre toute finalité. Tel semble être le premier jugement impulsif.

La question est donc : que peuvent dire Marcuse et Deleuze face à ces facteurs ? Mais plus important encore, que nous disent ces facteurs sur Marcuse, Deleuze et notre propre pensée, générée dans des conditions privilégiées et peut-être aveugles ? Après tout, la pensée de Deleuze et Marcuse a aussi été exploitée sans retenue par ce discours progressiste-néolibéral de la bourgeoisie cultivée, c'est-à-dire par l'élite libérale-sociale-démocrate, qui se croit « instance critique » mais n'est qu'un rouage très utile du système.

Mais on ne peut probablement y répondre qu'une fois les autres facteurs pris en compte, c'est-à-dire les formes de résistance existantes et, bien sûr, les textes disponibles...

1.2 Formes de résistance politique aujourd'hui et hier

Il est clair que les formes de *résistance politique* se mesurent à ce qui est déclaré comme fascisme. Celles qui nous viennent à l'esprit, celles que nous prenons en compte, peuvent aussi exprimer notre propre biais perspectif – naturellement, seules les formes de résistance américaines, allemandes, espagnoles et européennes me viennent à l'esprit, et cela exprime naturellement mon « idée politique partielle ». Il n'existe pas de *recueil impartial* de ce genre de choses, tout comme il n'est pas possible de simplement abandonner le point de vue euro-centré, bourgeois cultivé, etc. Il faut garder à l'esprit *que si tout ce qui est nouveau n'est pas*

bon, la bornitude et la cécité des anciens envers les formes de résistance des jeunes est la règle (que n'ont pas manqué de reprocher les marxistes aux nouvelles formes de résistance de la nouvelle gauche et des 68ards – narcissisme, autoritarisme, spontanéisme, la liste est longue et contradictoire). Le critère de sélection ici est particulièrement la tentative de réaliser la démocratie et l'égalité et de réagir à la situation de menace décrite ci-dessus.

Marcuse, vieux marxiste qui appréciait vraiment la nouvelle gauche, le mouvement des droits civiques et les 68ards, c'est-à-dire les formes de résistance des jeunes, était *l'exception absolue* ; des contemporains et marxistes comme Horkheimer ont rejeté toutes les formes de résistance des jeunes. Une autre question est de savoir ce que « disent » ou « signifient » ces mouvements politiques, et comment ils se distinguent des formes de résistance contre les nazis et l'impérialisme occidental-soviétique de l'ère de la guerre froide. Il est décisif ici aussi de ne pas juger ces mouvements depuis la hauteur universitaire ou philosophique, mais inversement, que ces mouvements donnent l'impulsion pour que nous jugions et critiquions l'université et la philosophie d'aujourd'hui, et cela signifie aussi particulièrement *Marcuse et Deleuze*.

Bien sûr, on pourrait aussi critiquer certaines choses ici. Le mouvement B-4 est considéré par certains comme tendant à la transphobie.

1.2.1 B4-Movement / Lysistrata aux États-Unis, une nouvelle variante du féminisme qui s'inspire du mouvement féminin sud-coréen

Il faut aussi mentionner MeToo aux États-Unis, qui a éclaté pendant la première présidence de Trump.

Le B4-Movement, comme le mouvement féminin sud-coréen, a la réputation d'être quelque peu transphobe. Est-ce vrai ? Comment l'évaluer ?

Une réaction à la misogynie, donc à la forme immédiate du fascisme actuel. Il est clair que ces mouvements pourraient gagner beaucoup en s'appuyant sur les faits concernant l'oppression des femmes par les hommes.

1.2.2 La soi-disant « quatrième vague du féminisme » en Espagne

Qui a réussi à réduire le taux de féminicides en Espagne et a déjà réagi à la vague de droite.

Les « vagues » sont toujours une construction historique, la question est de savoir combien de substance elles ont dans ce cas. En Espagne, il y a eu une collaboration temporaire entre le féminisme souvent transphobe anti-pornographie, anti-voile et anti-prostitution, et le courant plus jeune du féminisme queer, qui n'a généralement pas de gros problème avec la pornographie, la prostitution et le voile. Aujourd'hui, l'Espagne est l'un des rares pays où la droite est tenue en échec avec succès, même si cela ne durera peut-être pas.

On pourrait donc être tenté de s'orienter vers les femmes espagnoles. Elles voulaient, dit-on, défendre le concept de femme sans tomber dans la transphobie.

1.2.3 Le mouvement climatique européen – de Fridays for Future à Extinction Rebellion, en passant par la Dernière Génération avant les points de bascule climatiques

Le mouvement climatique est l'un des mouvements politiques les plus actifs de l'histoire de l'Occident, selon Malm, le mouvement politique le plus dynamique des États industriels occidentaux (à vérifier). Il développe constamment de nouvelles tactiques et variantes d'activisme, en rapprochement et en distinction du mouvement ouvrier, du marxisme et des mouvements des femmes et de l'antiracisme.

Rapport à Roger Hallam.

1.2.4 Black Lives Matter aux États-Unis

Devenu particulièrement fort lorsque Trump est arrivé au pouvoir et après les meurtres de Trayvon Martin, Michael Brown, Eric Garner, George Floyd, Tamir Rice, Walter Scott, Ahmaud Arbery et Breonna Taylor (et d'autres ?).

Il est clair que ces mouvements abordent des problèmes très réels et quotidiens des BIPOC en Amérique et cherchent à les surmonter. Ceux-ci ne sont pas seulement des problèmes ressentis, mais peuvent être statistiquement prouvés. Comme beaucoup d'autres mouvements, ils sont accompagnés d'un sentiment général qu'on ne peut plus se permettre un échec comme après l'effondrement d'Occupy, et qu'en ce sens, une ouverture et une libéralité absolues sont contre-productives.

1.2.5 Mouvement anti-droite en Allemagne après l'enquête de Correctiv et le vote de Merz avec l'AfD

Discours de Luisa Neubauer

Anti-droite signifie dans le pire des cas libéral de gauche ou social-démocrate, simplement préoccupé par les minorités. Cette préoccupation est légitime, mais elle ne pose pas la question de fond et radicale : quel est le vrai problème ?

1.2.6 Les Gilets jaunes

Les Gilets jaunes sont apparus lorsque l'on a tenté de rendre la protection du climat moins socialement acceptable. Ils se situaient dans un spectre politiquement diffus. Quoi qu'il en soit, leur colère était tout à fait justifiée. Ils montrent *ex negativo* clairement que *sans* la destruction de l'environnement, la tension de classe devient éminente. On achète la paix sociale par la destruction de l'environnement. Cela implique aussi : le problème va plus loin

que la simple « destruction de la nature ». Le crime climatique est un report de tension sociale qui a dérapé.

1.2.7 Protestations sociales de toutes sortes. Grèves

Par exemple, Enough is Enough en Angleterre, Expropriate Deutsche Wohnen & Co, protestations contre le report de l'âge de la retraite en France. Il y a aussi, sous certains aspects, un retour des grèves en raison de l'inflation.

Ce sont des protestations qui concernent directement l'intérêt immédiat de la majorité. Cela ne signifie pas que tout le monde se sente concerné ou participe. Ce n'est pas différent pour le mouvement écologique.

Les mouvements sociaux sont souvent peu conscients de la dangerosité de la crise climatique, en particulier pour les enjeux sociaux. S'il y avait une prise de conscience, les protestations sociales se multiplieraient.

1.2.8 Et bien d'autres !

Il existe de nombreux mouvements politiques que je ne connais pas. J'espère que beaucoup de gens qui étudient pourront compléter cela. C'est un travail en cours. Beaucoup de mouvements politiques ne sont pas univoques et ont des aspects ambivalents. Même les mouvements de droite peuvent avoir des aspects émancipateurs. Une certaine prudence et ouverture sont donc nécessaires, même si en même temps l'urgence de se former et de se démarquer de l'ennemi est nécessaire.

La question est donc : que peuvent dire Marcuse et Deleuze sur ces mouvements ? Que pouvons-nous apprendre d'eux en nous tournant vers eux ?

A. Ce n'est pas la philosophie qui doit juger la politique, mais inversement, la politique (les syndicats, les groupes activistes) qui doit juger la philosophie. Cela vaut *d'autant plus* pour la philosophie universitaire. Si l'on suit cette maxime, c'est un souhait de *passivité* du théoricien. Mais il y a une contradiction intrinsèque : chaque acte de pensée, chaque sélection, mise en avant et reconnaissance d'une résistance politique est nécessairement un acte actif, un jugement. Et cela vaut naturellement aussi pour le cas où l'on prête attention à un autre. Comment une pensée peut-elle être déterminée par le monde extérieur, par des facteurs externes, d'autant plus que ceux-ci se contredisent aussi ? Cela ne peut se faire que par une sorte de pluralité intrinsèque, puis aussi par la volonté de choisir entre des possibilités contradictoires.

B. *L'étroitesse d'esprit* est le problème essentiel. Quelle en est la solution ? Voir, reconnaître que l'on est probablement soi-même étriqué, étriqué face aux idées de la génération montante, face aux idées des gens qui sont plus pauvres, moins éduqués et moins privilégiés. Plus on peut citer de textes, plus on a tendance à l'étroitesse d'esprit.

2. Texte de Deleuze/Guattari : Le devenir (Devenir), la micropolitique (Mille Plateaux)

Après avoir délimité cet horizon et ce point de départ de la vérité, on peut maintenant discuter le texte et aussi traiter et prendre en compte la discussion autour du texte, *car tout cela était aussi présent en arrière-plan de notre lecture et de notre discussion au colloque*, même si peut-être de manière moins explicite.

Je commencerai par nommer quelques questions fondamentales de la discussion, en 2.0. Ensuite suivent trois questions directrices, qui doivent toujours être rapportées à cette duplication du fascisme d'hier et d'aujourd'hui et des formes de résistance :

1. Le devenir (Devenir) est-il vraiment antifasciste ? La stase ou la quiétude est-elle fascisante ?
2. La conception du devenir (Devenir) chez Deleuze/Guattari est-elle antifasciste ?
3. Les aspects individuels de la conception du devenir de Deleuze/Guattari sont-ils antifascistes ?

2.0 Idées de base dans le texte et notre discussion à ce sujet

Voici d'abord les points de vue de la discussion.

Presque toutes les réflexions de Guattari/Deleuze dans ce chapitre (et le précédent) semblent tourner autour de l'antagonisme entre devenir et être – c'est ce que l'accent mis sur le *devenir* anticipe apparemment, cette opposition *platonicienne* originelle au début de l'histoire de la philosophie occidentale, qui est par exemple jouée dans la *Gigantomachie* du Sophiste. L'opposition qui y est faite est celle de *stase* et de *kinésis*, ce qui communique naturellement avec tout l'édifice du *État* de Platon, où 1. les images devenantes de la matière sont opposées aux 2. idées calmes et aux archétypes du monde suprasensible. Deleuze et Guattari veulent apparemment former une sorte d'ontologie du devenir (et de la matière, des images), contrairement à l'ontologie de l'*être* (calme, intelligible), qui a dominé et a constitué la base idéologique essentielle de la domination. Cela les conduit finalement aussi à la *dissolution de la pensée elle-même* en une sorte de collage chaotique et artistique. D'un autre côté, il semble aussi qu'ils essaient précisément de dépasser l'opposition entre devenir et être. Ces mouvements semblent liés.

Des questions se sont développées, par exemple, autour des points de vue suivants :

1. Le fait qu'il soit question dans ce chapitre de Deleuze et Guattari d'une « sorte de matérialisme » est clair à partir de Platon. Mais y a-t-il ici une sorte de vision du monde mécaniste, positiviste ou même cinématique, qu'il faudrait éviter ; un matérialisme « non spéculatif » ou stupide ? Ou pas ?

Il faudrait examiner plus précisément ce que Guattari et Deleuze prennent comme point de vue. Car les *équations différentielles partielles*, auxquelles ils font apparemment allusion et qui jouent aussi un rôle latent chez Spinoza à partir de Galilée, semblent indiquer une certaine direction, qui pourrait bien se lire comme une vision du monde mécaniste. Et il en va de même pour les différentes variétés riemanniennes, qui sont aussi décisives dans la physique

actuelle. Mais qu'est-ce qui est « mécaniste » ? Et pourquoi serait-ce un problème de défendre une vision du monde mécaniste ? Pourquoi ne pas aider contre le fascisme actuel, comme (depuis des siècles) l'extrême gauche a plutôt défendu des visions du monde matérialistes et a souvent aussi représenté un matérialisme assez « non spéculatif » ?

Le fait qu'un tel matérialisme mécaniste, plat, puisse être utile découle particulièrement du caractère du fascisme actuel. Ce serait cependant aussi un certain éloignement de certains aspects de Deleuze/Guattari.

2. N'y a-t-il pas chez Deleuze et Guattari ou Spinoza une idée de progrès (à diaboliser), similaire à celle de Leibniz (ou Hegel, Kant, Fichte, etc.) ? Y a-t-il ici une idée d'accélérationnisme ?

Il est probable qu'il n'y ait pas chez Spinoza, Guattari et Deleuze une idée de progrès au sens fort. Mais on trouve aussi quelques éléments. Pourquoi le progrès serait-il une idée diabolique ? Qui l'a décidé ainsi ?

L'accélérationnisme est un courant partiellement dévié à droite du deleuzianisme, qui cherchait avant tout une augmentation de la vitesse (de la déterritorialisation ?).

3. Dans la lecture de Spinoza que font Deleuze et Guattari, n'y a-t-il pas aussi l'hypothèse d'une totalisation et d'une infinité conclusive ? Dans quelle mesure Spinoza n'a-t-il pas encore un monde métaphysique, platonicien, panthéiste, qui saisit l'éternité (déssubjectivée) ou Dieu comme centre ? N'y a-t-il pas là une idée de substantialité ?

Pour le premier point, on peut immédiatement répondre par l'affirmative. Deleuze et Guattari défendent précisément cela, trouver un point d'unité chez Spinoza, qu'ils reprennent eux-mêmes.

Pour le second point, il y a ici probablement différentes conceptions possibles. Il est possible que Spinoza soit à la frontière, à un point d'indifférence entre matérialisme et métaphysique. De même, chez Spinoza, la catégorie classique de la substantialité est à la fois en dissolution et plus présente que jamais ; et il en va de même chez Deleuze. Badiou dirait probablement : chez Deleuze, il y a un *revival* du néoplatonisme et de la recherche de l'unité. Et chez Spinoza, pas moins. Cela contient un noyau potentiellement oppressif.

Mais une substance centrale ne doit pas nécessairement être supposée. Il y a aussi, dans les mathématiques actuelles, de nombreuses raisons de rejeter précisément cela.

4. Que signifie ici la catégorie de singularité, d'*heaccitas* ? Que signifie la catégorie d'*intensité* ici ?

Cela semble représenter un autre éloignement de Platon, un rapprochement avec la doctrine spinoziste de la *scientia intuitiva* et la doctrine de Duns Scot sur l'*heaccitas*. L'intensité est un lien avec les spéculations de la philosophie médiévale sur la gradation des formes et des substances en degrés infiniment subtils.

5. Comment en est-on arrivé chez Spinoza à la conception ensembliste de l'extensionnalité ? Que signifie cela ?

Cela pourra être examiné plus tard, lorsque les variétés riemanniennes seront étudiées.

6. « L'homme » ou « l'humain » – en français « l'homme » – est déclaré sujet du devenir. N'y a-t-il pas ainsi une recentralisation ? Ici se montre une possibilité : il y a une sorte d'*inversion* des dichotomies classiques, soudain la matière, le féminin, le chaotique sont bons et la forme, l'esprit, la raison sont mauvais, ce qui confirme finalement le monde métaphysique classique.
7. La désintégration subjective, la désintégration des déterminations dans la nuit où toutes les vaches sont noires – c'est un acte que peuvent surtout se permettre ceux qui ne subissent pas d'oppression. Les professeurs assis sur leur subjectivité ont cette possibilité. Plus quelqu'un est opprimé, plus il semble important de pouvoir distinguer.

2.1 Mais est-ce vraiment plausible ? Le devenir est-il *per se* antifasciste et aide-t-il contre la droite actuelle ?

1. Presque tous les partisans de droite semblent défendre la *conservation* des normes, intuitions, formes, genres, etc. existants. Les penseurs classiques de cette volonté de conservation seraient Platon ou Dugin. L'impulsion est *conservatrice*. Cela va de pair avec la hiérarchisation des représentants classiques du pouvoir – masculinité, humanité et intelligibilité. Sans aucun doute, de nombreux partisans des anciens nazis et de la nouvelle droite soutiennent ces piliers pour ces motifs. Contre de telles entreprises, l'*antiplatonisme* de Deleuze/Guattari formerait une sorte d'ontologie contraire, et le devenir-femme-animal-imperceptible l'expression adéquate.
2. L'identité trans est un point d'attaque essentiel de la droite aujourd'hui. C'est ce qui mobilise les gens aux États-Unis. En face, le « devenir » semble aussi former une sorte de contre-tendance, qui correspond précisément à cette minorité menacée. Mais : l'attaque contre les minorités sexuelles et de genre n'est que l'apparence extérieure, le paratonnerre. Le problème essentiel est la crise climatique. Il est aussi douteux qu'il soit judicieux, sur la base de cette minorité menacée, de défendre une métaphysique qui lui est adaptée, émanant de deux hommes cis.

Mais une métaphysique du devenir touche-t-elle vraiment la droite actuelle ? Car de nombreux partisans de droite sont précisément obsédés par la puissance du changement technologique, par l'antiautoritarisme et l'individualisation, comme le déleuzien de droite Nick Land, qui rêve du dépassement de l'homme par le capitalisme, ou comme Curtis Yarvin, qui cherche un point d'indifférence entre individualisme, antiautoritarisme et monarchisme et a une influence directe sur le gouvernement américain. Le dépassement de toutes les limites, l'accélération est elle-même – du moins pour une certaine partie de la droite – devenue un cheval de bataille de l'oppression. Mais c'est précisément quelque chose que Deleuze et Guattari réfléchissent explicitement, lorsqu'ils relient le moléculaire au fascisme, et ne le voient donc pas simplement comme une voie de solution.

3. On peut aussi objecter que le devenir, au sens de l'approche de la femme, de l'animal, de l'imperceptible, peut aussi être destructeur, faux et idéologique. Comme dans l'appropriation culturelle. L'homme, l'humain, rêve de fusionner avec l'opprimé. Ce n'est pas nécessairement progressiste. Mais ils ne semblent pas le reconnaître ou le réfléchir. Le devenir ne semble pas *per se* progressiste, ce que Deleuze et Guattari semblent partiellement réfléchir.

Dans l'ensemble, il semble judicieux de rejeter les « idées » platonniennes calmes, qui résident peut-être dans les anciennes idées de famille, et de se tourner vers la matière. Le point décisif semble cependant être précisément la construction d'un contre-pouvoir démocratique et égalitaire, et non de tout dissoudre dans le devenir. *C'est le remplacement des idées calmes, éternelles par celles que les gens font ensemble.*

Il reste à parler de la dissolution des déterminations, de l'effondrement de l'ordre, de la nuit où toutes les vaches sont noires, qui semble sous-tendre le devenir. Est-ce vraiment antifasciste ?

1. D'une part, oui, car il semble que cela supprime la source de l'ordre et du pouvoir, à savoir l'intellect différenciant. Il semble aussi que l'émergence d'une nouvelle idée exige d'abord de détruire tous les miroirs du monde extérieur, toutes les identifications de la matière extérieure. Cela se retrouve par exemple dans la figure de l'événement, que Badiou et Benjamin, entre autres, défendent. Elle sous-tend probablement aussi l'impulsion libérale de gauche de Bergson. De nombreux penseurs « verts » actuels comme Morton ou Latour ont des chevauchements avec des pensées irrationalistes. Ils pensent qu'une rupture avec la raison scientifique-mécaniste peut nous sauver de la destruction de l'environnement, car c'est la science qui l'a précisément engendrée.
2. D'autre part, non, car cela implique aussi une destruction de la raison, des Lumières. La reconnaissance est aussi émancipatrice. Le tournant vitaliste de la droite peut être observé chez Klages, Spengler et bien d'autres. Et il est apparemment clair que les penseurs orientés vers l'environnement comme Latour, Morton, Bennett, etc., forment des conceptions idéologiques. Ils réalisent une rupture vitaliste, romantique, animiste avec la raison scientifique là où c'est précisément cette raison qui révèle l'oppression.

Il y a une grande ambivalence dans la figure de l'irrationnel et du vitaliste. Dans l'histoire de la philosophie de la vie, on trouve à la fois des penseurs fascistes et libéraux de gauche, qui se tournent ensemble contre le « mécaniste » et le « raisonnable ». Il faut se demander si Deleuze et Guattari le voient. De nombreux problèmes de ce type sont aussi traités dans la *Dialectique de la raison* et chez Marcuse, c'est-à-dire dans la théorie critique en général, qui s'est tournée au début du XXe siècle avec un grand intérêt mais aussi une certaine méfiance vers l'irrationnel de la philosophie de la vie. La théorie critique a cependant examiné l'irrationnel uniquement intégré dans une vision du monde scientifique.

Une objection fondamentale doit aussi être mentionnée : est-il judicieux d'opposer à une ontologie qui légitime la domination de droite une autre ontologie/philosophie/idéologie qui fait le contraire, et s'appuie par exemple sur les identités trans, la queeritude, etc. ? Une *ontologie de gauche*, c'est ce que les projets d'Althusser, Deleuze et Badiou ont en commun. Ne serait-il pas plus approprié de reconnaître que les philosophies (contrairement aux sciences) sont des constructions humaines essentielles, qu'il faudrait dépasser ? Ce serait probablement la réponse *marxiste et des Lumières* à Deleuze – ou aussi à Badiou et Althusser, sous certaines conditions.

Cela peut être vrai, mais ces ontologies montrent d'autre part beaucoup de choses sur les mouvements politiques et leurs visions du monde. Comme un laboratoire qui cultive de nouveaux virus pour analyser leurs propriétés, il peut être utile d'étudier aussi les idéologies de gauche. La vraie voie semble cependant être de ne laisser que la science et la politique, et la philosophie comme voie pour y parvenir, ne laisser que cela.

2.2 Le devenir (Devenir) chez Deleuze et Guattari est-il antifasciste ?

Le devenir au sens du mouvement et le devenir au sens de la dissolution ont été discutés *in abstracto*. Les deux aspects du devenir en différentes déterminations sont maintenant à analyser *chez Deleuze et Guattari*, qui découlent apparemment du rejet de la stase, cet excès du « devenir » – est-ce antifasciste chez eux ?

2.2.1 Matérialisme chez Deleuze et Guattari

Clairement antifasciste est leur attitude fondamentalement matérialiste. Elle se reflète aussi dans leurs idées mathématiques et scientifiques, s'orientant vers les équations différentielles partielles, les variétés riemanniennes, la théorie du chaos, etc. Cela sera aussi développé plus en détail, dans le chapitre 3. L'antifascisme doit se détourner des idées éternelles et se tourner vers le matériel, le multiple, le matériel, qui ne peut se distinguer que par la raison scientifique, avec les mathématiques et l'empirie. C'est aussi ce qui a détruit les anciens édifices de la métaphysique, de la religion et de la superstition. La situation actuelle d'oppression, qui est éminemment anti-Lumières, exige précisément cela, et les formes de résistance actuelles l'exigent aussi aujourd'hui. *Ce « matérialisme stupide » exigé ici le portera et le développera davantage.* C'est le point d'ancrage le plus fécond chez eux.

2.2.2 Position secondaire et dérivée de la subjectivité

Un aspect qui est probablement étroitement lié au premier point du matérialisme est leur position selon laquelle la subjectivité n'est pas la source de l'être, mais un effet dérivé, qui émerge des « multiplicités pures ». Ils partagent cela, entre autres, avec les matérialistes classiques et aussi avec Badiou, Spinoza, Althusser, Holbach et beaucoup d'autres, et c'est une condition préalable pour ne pas sombrer dans le non-sens total. Le « matérialisme stupide » va aussi dans ce sens, que la subjectivité émerge de la matière, et non l'inverse.

Un peu plus difficile est, en revanche, l'affirmation que l'homme/l'humain/l'Homme est le sujet du devenir.

2.2.3 Dissolution de la raison (aspect le plus difficile)

La dissolution de la raison est l'un des aspects les plus ambivalents, et aussi l'un des plus difficiles à répondre. À cause de l'irrationalisme, ils ont déjà été souvent attaqués. L'accusation de dissolution dans l'individualisme, l'anarchie, l'obscurcissement de la conscience, qui semble résider dans le devenir, en particulier dans le second aspect, est une objection classique contre Deleuze. Corrélativement à l'accusation d'individualisation de 68 en sous-cultures. On dit que c'est finalement apolitique. *C'est probablement l'une des accusations classiques faites à Deleuze/Guattari, et elle vient généralement des ailes gauches social-démocrates à marxistes.* On pourrait aussi se demander aujourd'hui si une fixation trop forte sur la spontanéité, l'antiautoritarisme et l'individualisme ne conduit pas à ce que le mouvement politique se fragmente, s'essouffle ou s'enlise.

2. Ce problème – de l'individualisation et de la dépolitisation – a aussi été vu par Marcuse. Il semble aussi que Deleuze lui-même ait reconnu et critiqué cette tendance apolitique de la nouvelle gauche comme un danger, précisément au point qu'une déterritorialisation trop grande, une fixation sur une segmentarité souple, une molecularité peut tendre vers le fascisme, en cela l'accusation tombe probablement à plat.

La question est cependant : quelle est *concrètement* la voie à choisir que Guattari et Deleuze proposent pour éviter cela ? Quels chemins philosophiques, organisationnels, politiques faut-il choisir ? Tant que cela n'est pas clair, ces réflexions sont très inspirantes et intéressantes, elles permettent même de regarder le désir de sa propre oppression. Mais elles n'indiquent pas clairement de voie pour en sortir.

3. Même dans la dissolution de la raison, il semble que la décomposition, l'ivresse, etc., puissent aussi mener à l'inverse. Probablement, chaque révolution a besoin d'une force et d'un courage pour la décomposition. Mais elle doit aussi construire quelque chose. Cela aussi semble être vu et défendu par Deleuze/Guattari. Leurs interdits : devant la peur, devant la clarté, semblent particulièrement conditionner le fait que les extrêmes de la centralisation totale doivent être évités tout comme la décomposition en flux chaotiques. Ils voient les flux vitalistes comme un facteur sérieux de la société humaine, mais ils voient aussi en même temps le danger qu'ils représentent. Ils rejettent aussi à juste titre le plaisir de la destruction. *Guattari et Deleuze* réfléchissent au trait fasciste que représente la dissolution de la rationalité. Tout compte fait, on peut dire : la dissolution des déterminations est présentée par Deleuze et Guattari dans toute son ambivalence comme antifasciste, révolutionnaire, brisant les cadres et fasciste, oppressif, dangereux à la fois. Dans leur conscience de l'ambivalence, ils ressemblent peut-être même à des concepts de la *Dialectique de la raison* et donc à ceux de Marcuse. Mais il n'est pas tout à fait clair comment traiter ce problème selon eux en dernier ressort. Probablement faudrait-il pour cela un nouvel élan, plus grand, qui inclurait aussi d'autres textes. On ne peut pas simplement répondre à cela dans un petit texte ou un colloque.

Que peut-on dire en résumé ? Il est clair que beaucoup de ces aspects sont sensés, certains autres restent flous ou ne sont pas au centre de ce qu'ils voulaient répondre. L'aspect *spéculatif* du matérialisme, qui ne voit pas simplement l'ordre physique et mathématique de l'univers dans la matière, qui doit ensuite être organisée de manière démocratique et égalitaire ; mais aussi les déterminations dissolues, qu'une face vitaliste, romantique, irrationnelle est recherchée, semble, en tant qu'acte de recherche de la consistance performative de Spinoza, contenir un potentiel de flou, qui dans le climat anti-Lumières actuel n'est peut-être pas la meilleure orientation et ne l'était peut-être pas avant. C'est une grande coïncidence avec les formations idéologiques d'aujourd'hui. À juste titre, ils ne sont pas simplement pour que tout soit dissous, mais ce à quoi cela s'oppose n'est pas clair. Ce qu'ils semblent finalement reprendre, les flux des quanta, le microscopique, le moléculaire, ne peut cependant pas être simplement réprimé ou ignoré. Si donc il faut choisir un matérialisme non spéculatif ou un matérialisme vitaliste, spéculatif, la question reste ouverte. Il est clair, cependant, que la situation politique actuelle suggère un matérialisme/antiplatonisme sans Dieu, et que de nombreux aspects à cet égard se trouvent dans cette œuvre, c'est-à-dire dans *Mille Plateaux*.

Mais il faut aussi prendre une décision, et ici, je pense, l'exigence de la situation politique conflictuelle actuelle est telle qu'il faut opter pour la (mécaniste, positiviste, stupide, matérialiste) raison, car c'est précisément celle dont nous avons besoin pour comprendre

l'oppression actuelle et détourner l'idéologie climatique de Latour, Morton, Bennett et tant d'autres idéologues écologiques pseudo-gauches libéraux. Les éléments d'un tel *plat* mécanisme se trouvent aussi chez Deleuze.

Lorsque l'on met en avant chez Deleuze, Guattari, Spinoza, Badiou le *matérialisme stupide*, il restera toujours quelque chose qui ne s'y intègre pas. Il y a quelque chose que Deleuze et Guattari trouvent, mettent en avant, qui n'est pas saisissable dans une telle conception. Il en va de même pour la théorie de la mimesis, de la sensibilité, etc., dans la *Dialectique de la raison*. C'est sans doute leur plus grande force et aussi un point commun entre les œuvres. Entre le danger de risquer une obscurité anti-Lumières et le danger d'ignorer ces aspects vitalistes, moléculaires, micropolitiques, il n'y a d'abord aucun moyen de décision claire. Le chemin vers le matérialisme stupide est donc à emprunter avec des maux de ventre.

D'autres questions sont plus faciles à répondre, et négativement :

2.2.4 Machine abstraite, un plan de consistance ou la substance spinoziste est clairement une idée métaphysique

L'idée d'une machine abstraite, d'un plan de consistance ou de la substance spinoziste est effectivement liée à l'idée de la recherche de l'unité, comme le souligne aussi Badiou chez Deleuze. C'est, en fin de compte, si l'on veut, un revival de l'idée platonicienne. Ce moment peut cependant être rejeté sans danger pour l'ensemble du concept. Un spinozisme modernisé, qui se forme selon Cantor et les grands cardinaux, peut *et doit* renoncer à l'unité. À lire aussi particulièrement le chapitre 3.4 ici.

Dans cette unité pourrait résider le danger d'une nouvelle idée fasciste. Il n'y a pas de totalité de la nature. La nature, ce ne sont que des multiplicités sur des multiplicités.

2.2.5 Le rejet du pouvoir par Deleuze/Guattari est aussi à rejeter

Le rejet de la peur est tout comme le rejet de la clarté (comme ils l'entendent, une pénétration trop profonde dans le moléculaire) et le rejet de la destruction, assurément correct. Leur rejet du *pouvoir* est aussi clairement problématique. Car le pouvoir est quelque chose dont les mouvements politiques, y compris les mouvements démocratiques, ont absolument besoin et que tous ont toujours recherché – ceux d'aujourd'hui comme ceux d'hier. Il ne faut pas l'assimiler au totalitarisme ou à une tendance totalitaire. Au contraire, seule une quantité suffisante de pouvoir pour la démocratie peut empêcher le totalitarisme. Leurs réflexions semblent conduire, pourrait-on dire, à célébrer une sorte d'impuissance auto-imposée. Cependant, il n'est pas clair comment comprendre précisément ce rejet du pouvoir.

2.3 Les aspects individuels du devenir (Devenir) chez Deleuze et Guattari sont-ils antifascistes ?

Les trois axes essentiels du devenir mentionnés sont le devenir-femme, le devenir-animal et le devenir-imperceptible. Ils expriment tous des aspects du devenir dans lesquels

l'homme/l'humain, le molaire par excellence, se tourne vers le minoritaire et le moléculaire et le « devient », sans qu'il s'agisse d'une assimilation ou d'une identification. Dans le texte, on trouve les moments suivants, que nous avons en partie aussi discutés. Il y a encore beaucoup à compléter ici.

2.3.1 Devenir-animal

Ici, une idée matérialiste basique est réalisée : l'homme est un animal. Nous sommes tous faits de la même matière. Cela sous-tend aussi la *Dialectique de la raison*.

2.3.2 Devenir-femme / Être homme-humain

L'être homme/humain comme source du devenir.

2.3.3 Devenir-imperceptible

2.3.4 Devenir-musique

2.3.5 Souvenirs d'un spinoziste I et II

Nous avons parlé de...

3. Équations différentielles partielles, variétés riemanniennes et systèmes chaotiques. L'infini

À ce stade, je voudrais développer brièvement, en esquisse, les concepts mathématiques auxquels Deleuze et Guattari font apparemment référence. Il est question (dans la traduction allemande) surtout de « variétés » et de *systèmes chaotiques*, alors que le premier se lit dans la traduction, pour le second cas, le système chaotique peut être déduit du fait qu'il est question de sauts dans la matière en mouvement infiniment complexe. En regardant la version originale française de *Mille Plateaux*, où il est question de *multiplicité*, et dans le langage mathématique français, les variétés riemanniennes sont en fait appelées *variétés riemanniennes*, la connexion avec les variétés riemanniennes *n'est cependant pas aussi évidente* que la traduction en allemand le laisse supposer *selon la détermination du contenu*, il semble que Deleuze l'ait bien intentionné. On peut assez bien le déduire de ce que j'ai mis en avant ici.

Ce qui est intéressant, c'est que 1. Les deux phénomènes sont étroitement liés aux équations différentielles partielles, en particulier aux équations différentielles mécaniques 2. Que précisément ces équations différentielles partielles sont l'outil mathématique avec lequel la physique, de Newton à nos jours, jusqu'à la recherche climatique, est réalisée (et au-delà aussi la théorie de la relativité, mais je ne la connais pas encore bien. En outre, il en résulte que 3. Ces modèles mathématiques sont également étroitement liés à l'*infini* (actuel), qui a été repris chez Spinoza, Leibniz et Pascal à partir des mathématiques et des sciences naturelles, et qui est ensuite au centre de l'attention chez Badiou. De plus près, il en va aussi ainsi que *seulement* au moyen des spéculations décrites par Badiou sur la nature de l'infini et du continu, une fondation rigoureuse des structures que Deleuze décrit et qui sont utilisées dans la recherche climatique est possible.

J'espère qu'on me pardonnera de ne présenter les objets mathématiques décrits ici qu'en gros et en esquisse. Je n'ai pas l'intention d'y mettre la même qualité, exactitude et exhaustivité qu'un mathématicien ou un physicien pourrait le faire. J'écris en tant que profane intéressé et j'espère être lu comme tel ; c'est-à-dire précisément pas comme une personne extérieure au domaine qui prétendrait savoir quelque chose d'un domaine qui ne lui appartient pas. Le but est de susciter l'intérêt pour ces sujets, pas de feindre une compétence quelconque. Cela signifie naturellement aussi que je ne prétends à aucune garantie. Ceux qui s'intéressent à ce que je décris ici ne doivent pas s'en tenir à ce que j'écris, mais doivent s'occuper des livres, articles et conférences correspondants des mathématiciens, physiciens et climatologues.

Il est aussi clair que ces choses ne doivent pas être connues de tous pour comprendre Deleuze ou Badiou, seulement certains aspects resteront plus obscurs. Le vertige devant l'innombrable des objets mathématiques dans le cosmos doit être un vertige sublime et non craintif. Veuillez le voir comme un plaisir, qui naît précisément de l'approche de choses qui, en philosophie, ne sont pas connues en détail et en profondeur à cause des blessures que nous inflige la division du travail.

Il est aussi clair que personne n'a besoin de connaître ces choses pour comprendre Deleuze ou Badiou, seulement certains aspects resteront plus sombres. Le vertige devant l'innombrable des objets mathématiques dans le cosmos doit être un vertige sublime et non craintif. Veuillez le voir comme un plaisir, qui naît précisément de l'approche de choses qui, en philosophie, ne sont pas connues en détail et en profondeur à cause des blessures que nous inflige la division du travail.

3.1 Qu'est-ce qu'une équation différentielle ? Qu'est-ce qu'une *équation différentielle partielle non linéaire* ?

Une équation différentielle est une équation dans laquelle une dérivée f' ou f'' etc. est *donnée* et dans laquelle une fonction f est *recherchée* comme intégrale et solution, et est donc un objet particulier de l'*analyse*. Les équations différentielles sont en conséquence des problèmes dans lesquels une *intégration* adéquate de la fonction donnée f' apporte la solution f , c'est-à-dire la fonction recherchée, généralement il y a, à cause des variables, de nombreuses solutions, un *ensemble de solutions* (parfois plus facile, parfois plus difficile à déterminer), tout comme pour les *équations algébriques*. Elles ne forment pas de *variétés algébriques*, mais ce qu'on appelle des *difféités*, qui ont été étudiées en propre et élargissent considérablement le champ de la géométrie algébrique, sous les idées de Vinogradov.

Parmi les équations différentielles, il existe différents cas avec des propriétés caractéristiques qui peuvent servir à modéliser certains phénomènes ; ainsi, on distingue les équations différentielles *ordinaires* et *partielles*, selon le nombre et le type de variables présentes dans la fonction – en tendance, on peut modéliser des *particules* avec des équations différentielles ordinaires et tout le reste, en particulier les *fluides* et les *écoulements*, avec des équations partielles ; en outre, on distingue aussi bien pour les équations différentielles ordinaires que partielles les variantes *linéaires* et *non linéaires*, qui se distinguent, à l’instar des équations algébriques linéaires et non linéaires, par la hauteur des puissances ; les systèmes linéaires sont en tendance plus clairs et plus simples, les systèmes non linéaires peuvent aussi modéliser des comportements chaotiques et des choses interdépendantes, qu’on pourrait décrire de manière un peu imprécise comme « interaction ». On peut aussi distinguer l’*ordre* des équations, selon la « hauteur » de la dérivée de la fonction qui apparaît dans le donné ; ce qui est lié de manière lâche (mais pas nécessairement) à la question de la hauteur des puissances (à préciser). Il faut ajouter que les équations se distinguent des *systèmes d’équations* plus complexes, aussi ici en lien avec la distinction entre équations et systèmes d’équations de l’algèbre.

Les équations différentielles apparaissent de facto depuis Newton au plus tard, pour décrire des processus physiques, les équations utilisées là-bas, qui décrivaient par exemple des particules dans le système solaire, seraient aujourd’hui appelées *équations du mouvement*. Newton décrivait avant tout des particules – ou précisément des systèmes planétaires en interaction – à l’aide d’*équations différentielles ordinaires*. Au XIX^e siècle, des systèmes d’équations de plus en plus complexes sont apparus, entre autres les *équations de Maxwell* pour l’électrodynamique et les *équations de Navier-Stokes*, qui ont appris à décrire les fluides et les écoulements, mais aussi celles de la thermodynamique. Les équations de Navier-Stokes sont des *équations différentielles partielles non linéaires*. Elles forment un fondement central des modèles climatiques, mais aussi de nombreux autres modèles d’écoulements. Presque tous les processus physiques semblent pouvoir être décrits par de telles équations. Cela souligne la pertinence de l’analyse pour la description de la nature.

Il semble que le concept classique de *mécanique*, c’est-à-dire qu’une chose en pousse une autre, etc., soit surtout rempli pour de simples particules – alors que des écoulements plus complexes, le climat, etc., ne semblent plus si « mécaniques », mais sont saisis par des interactions infinies et sont en conséquence beaucoup plus difficiles à prévoir. Les systèmes mathématiques sous-jacents sont cependant relativement similaires, partout il s’agit de la formation d’une équation par différentiation et de la solution de cette équation par intégration (sous certaines conditions initiales). Les équations différentielles ordinaires et linéaires sont un *cas particulier* des équations différentielles non linéaires et partielles plus générales. La théorie générale de la relativité est exprimée au moyen de 10 équations différentielles *non linéaires et partielles* couplées, notre espace-temps serait alors une « solution » de ces équations.

De tels aspects peuvent être devinés par exemple à la page 311, en allemand à la page 348. Il en va de même pour les aspects maintenant considérés des équations différentielles partielles.

3.2 Qu’est-ce qu’un système chaotique ?

Un système chaotique a la propriété que de minuscules changements des conditions initiales entraînent des conséquences considérables à la fin, bien qu’ils soient *en soi* déterministes – ce

sont des systèmes avec le soi-disant « effet papillon ». Le chaos est quelque chose qui se produit typiquement dans les *systèmes de mouvement non linéaires*, et est en conséquence décrit par des *équations différentielles non linéaires*. On atteint ici rapidement des *limites de calculabilité*, de sorte que le résultat du processus de mouvement ne peut plus être décrit que de manière approximative. Il y a alors des « sauts » correspondants, qui décrivent un changement radical du système. Mais il faut garder à l'esprit que les processus chaotiques sont néanmoins des processus strictement réguliers.

Il est clair que le système climatique possède de telles propriétés. Mais on les trouve aussi dans d'autres systèmes. Peut-être qu'un écosystème est aussi structuré de manière similaire, par de forts effets de rétroaction, etc. L'essentiel est de ne pas se retirer, face au *chaos* et au *comportement chaotique* de tant de systèmes physiques, vers une quelconque mystique ou une résignation lâche de la capacité de connaissance, mais de reconnaître qu'il s'agit d'un phénomène naturel très prosaïque, qui est *précisément dans son non-calculabilité* calculable pour nous. Celui qui met en marche une suite *non calculable*, dont les conséquences non calculables sont reconnaissables comme telles, porte néanmoins la responsabilité des conséquences.

Des exemples d'idéologies qui interprètent la non-calculabilité de manière mystique sont précisément Morton. La non-calculabilité peut être facilement transformée en *non-responsabilité*, ce qui a pour conséquence de protéger et de décharger la classe supérieure des nations industrielles.

3.3 Qu'est-ce qu'une variété riemannienne ?

Une *variété riemannienne* est une variété différentiable qui possède une métrique riemannienne, qui est un tenseur *métrique* spécial, appelé tenseur *riemannien*. Les variétés riemanniennes, comme les autres variétés, ont une *dimension*, sont partiellement *orientables* et partiellement non orientables, sont partiellement compactes et partiellement non compactes, et peuvent aussi avoir partiellement un *bord* ou n'en avoir aucun. De plus, Deleuze semble faire référence à tous ces aspects, on pourrait donc en tirer quelque chose en les développant davantage.

1. Mais qu'est-ce qu'une variété ? C'est un espace topologique qui *localement*, dans les dites « cartes », ressemble à un espace euclidien (est homéomorphe localement), sans que la spatialité ainsi donnée doive elle-même être euclidienne ; généralement, les variétés sont aussi définies de manière à être des espaces de Hausdorff et à satisfaire le premier axiome de dénombrabilité. C'est donc, très grossièrement, une structure géométrique qui est *comprise* entre la forme géométrique la plus abstraite de l'*espace topologique* et l'*espace euclidien* intuitif, donc qui *généralise* l'espace euclidien, et de ce fait dépasse aussi l'intuition humaine, sans pour autant la rejeter complètement, car elle est « localement » euclidienne.

Un exemple de variété avec des « similitudes locales » à l'espace euclidien serait par exemple les composantes formées de différentes *cartes* d'un atlas d'une sphère euclidienne tridimensionnelle, qui ressemblent localement à un espace euclidien bidimensionnel, ici donc à un plan bidimensionnel, la variété de surfaces bidimensionnelles peut alors être comprise *en faisant abstraction* de la sphère euclidienne tridimensionnelle. Ainsi, des variétés sont aussi possibles qui ne sont pas « sur » une spatialité euclidienne cohérente de dimension supérieure,

comme par exemple la bouteille de Klein, qui est une variété bidimensionnelle qui est collée à ses bords d'une certaine manière. Mais aussi l'espace-temps non euclidien selon Einstein, selon la théorie générale de la relativité, est une spatialité qui peut d'abord être comprise comme une *variété* ; de plus près, c'est une certaine *pseudo-variété riemannienne*. Les variétés ont toujours une *dimension* – en ce qui concerne la dimension que l'espace euclidien a, avec lequel elles sont localement homéomorphes (lignes, surfaces, espaces, espaces euclidiens n-dimensionnels, espaces -dimensionnels, etc.), de plus, elles sont partiellement compactes et partiellement non compactes (ce qui peut être imagé intuitivement comme la fermeture ou la non-fermeture de la surface). De plus, il semble qu'elles aient des bords, et ce partout positivement définis, là où leurs arêtes ne sont pas identifiées (n'est-ce pas la même chose que la compacité ?). Il existe aussi des variétés de dimension infinie, car il existe aussi des espaces euclidiens de dimension infinie. Les variétés forment maintenant une catégorie **TopMfd** des variétés, avec des fonctions continues (conservant la structure ?) entre elles comme morphismes.

1.A. S'il est possible de les différencier, elles peuvent aussi parfois être *orientées*, ce qui signifie, en termes intuitifs, que sur ces variétés, quelque chose comme « dans le sens des aiguilles d'une montre » peut être décrit sans contradiction. Cela peut être mesuré, par exemple, là où ce n'est *pas* possible, comme sur la bouteille de Klein bidimensionnelle ou le ruban de Möbius bidimensionnel, mais il existe aussi de nombreux autres exemples de variétés non orientables. Il existe cependant apparemment aussi des définitions de l'orientabilité qui n'ont pas de rapport avec la différentiabilité, et qui sont encore plus générales et fonctionnent probablement aussi sur des variétés purement topologiques (à vérifier).

1.B. De plus, on trouve des *bords* sur les variétés. Une variété à bord est une *généralisation* d'une variété, car en principe *toutes* les variétés ont un bord, mais pour celles qui n'en ont pas, ce bord est l'ensemble vide. Un bord a toujours une dimension de moins que la variété dont il est un bord, pour une variété bidimensionnelle, ce serait par exemple une ligne à trouver au bord, pour une variété tridimensionnelle, une surface de membrane.

1.C. Une sous-classe importante de variétés sont les *variétés différentiables*. Celles-ci forment une catégorie **Diff** des variétés différentiables, avec des fonctions différentiables comme morphismes. Elles sont étudiées principalement en *géométrie différentielle*. Parfois, elles ne sont pas seulement différentiables, mais aussi *lisses* – c'est-à-dire infiniment différentiables ; mais cela n'est pas pertinent pour la tâche donnée. Il faut noter ici que ces concepts sont parfois confondus. L'essentiel est seulement l'extension aux *variétés différentiables*, car ce sont elles qui sont la condition préalable à la formation de variétés riemanniennes. Sur les variétés différentiables, il y a maintenant, à chaque point, ce qu'on appelle des espaces tangents et cotangents (T_pM et T_p^*M), *et puis, sur toute la variété, le fibré tangent et cotangent correspondant, qui peuvent s'écrire TM et T^*M et qui contiennent tous les vecteurs tangents et cotangents spéciaux. On y trouve aussi les champs de vecteurs (tangents et cotangents).*

Mais qu'est-ce qu'un tenseur métrique ? Considérons d'abord ce qu'est un *tenseur*. Un tenseur est une sorte de généralisation du vecteur. Un vecteur est un tenseur 0,1 et un champ de vecteurs est un champ de tenseurs 0,1. Le produit scalaire de deux vecteurs $a \cdot b$ dépend de leur angle et de leur longueur, et s'appelle ici *produit interne*. Il peut aussi être compris comme une sorte de tenseur, où des vecteurs sont multipliés pour donner un scalaire. Les détails de la raison pour laquelle c'est ainsi iraient ici un peu trop loin.

Un tenseur *métrique* est une possibilité de définir sur une variété quelque chose comme la distance ou la courbure. Pour cela, à chaque point p , où se trouve un espace tangent TpM , un produit scalaire est attribué aux vecteurs w et v qui s'y trouvent, c'est-à-dire une grandeur réelle qui résulte d'eux et de leur angle. Cela forme un tenseur 0,2, qui émerge des vecteurs. Si ces tenseurs métriques existent *partout* sur la variété différentiable, il y a un champ de tenseurs métriques. Normalement, on exige qu'un tenseur métrique soit symétrique, c'est-à-dire que l'ordre dans lequel les vecteurs sont additionnés est indifférent. On peut aussi dire qu'un tenseur métrique est une règle pour multiplier les fibrés tangents $TM \times TM \rightarrow \mathbb{R}$ sur la variété, de sorte qu'on obtient des nombres réels, et qui est intrinsèquement symétrique. Par lui, on peut dire, par exemple, que la longueur d'un vecteur individuel à un point est la racine carrée du produit scalaire de ce vecteur avec lui-même, et que l'angle entre deux vecteurs est précisément ce produit scalaire de ces deux vecteurs.

Un tenseur métrique *pseudo-riemannien* est un tenseur qui définit, dans les espaces cotangents (TpM) au point p , une sorte de produit de deux vecteurs en lui, plus précisément, c'est un tenseur $g \in T^2(TpM)$. Pour lui, les conditions suivantes s'appliquent : 1. Il est *symétrique*, en ce sens que $g(v,w) = g(w,v)$ pour tous les vecteurs tangents $w, v \in TpM$, l'ordre des vecteurs tangents est donc indifférent. 2. Il est non dégénéré, si $g(v, w) = 0$ pour tous les $w \in TpM$ implique que $v = 0$. Ce tenseur donnera donc un nombre réel, qui n'a pas besoin d'être positif. S'il y a un tel tenseur pseudo-riemannien *sur tous* les points de la variété, alors il s'agit d'un champ de tenseurs pseudo-riemanniens et donc d'une variété pseudo-riemannienne. Dans une variété pseudo-riemannienne, il y a pour les vecteurs dans l'espace tangent un produit, mais celui-ci n'a pas besoin d'être positif. Un exemple en est la *variété lorentzienne*, dont la signature métrique est $(1, n-1)$, dans le cas de l'espace-temps quadridimensionnel $(1,4-1) = 1$ (mais l'ordre semble, autant que je puisse en juger, indifférent). La signature d'une métrique se détermine à partir de l'ensemble des valeurs propres positives, négatives ou nulles du produit scalaire des tangentes (trouver plus précisément comment). Pour les variétés pseudo-riemanniennes, le théorème de Levi-Civita s'applique en tout cas déjà, qu'on appelle aussi le *théorème fondamental de la géométrie riemannienne* et qui garantit qu'il y a toujours et partout une connexion de Levi-Civita.

Si l'on suppose qu'il y a *toujours* un nombre réel positif comme produit des vecteurs qui est donné, alors il s'agit d'une *variété riemannienne* au sens strict et restreint, c'est-à-dire ce dont Deleuze semble parler. Celles-ci se trouvent apparemment comme espaces de configuration de systèmes mécaniques. Partout où il y a une métrique, ce qui est le cas pour les variétés pseudo- et ortho-riemanniennes, on peut définir l'*isométrie* des variétés, c'est-à-dire les opérations modifiant les variétés qui conservent les distances entre les choses. L'*isométrie* est une équivalence ou un isomorphisme entre deux variétés riemanniennes, qui sont alors « égales » du point de vue de la géométrie riemannienne. Les variétés riemanniennes se trouvent dans la catégorie des variétés riemanniennes **Rm**.

Un *tenseur de courbure* mesure la courbure d'une variété, et est (apparemment ?) un tenseur 4, qui se trouve à *chaque* point de la variété riemannienne (ou pseudo-riemannienne) et forme ainsi avec les autres un champ de tenseurs. Grâce au tenseur de courbure, on peut mesurer à quel point une variété ressemble à un espace euclidien à un endroit donné, où la somme des angles d'un triangle est toujours de 180° – sur une sphère, ce n'est naturellement pas le cas, là, l'angle est parfois de $3 \times 90^\circ$. Grâce au tenseur de courbure, on peut en particulier aussi isoler les variétés riemanniennes et pseudo-riemanniennes qui ont *partout la même courbure*, les *variétés à courbure constante*. Parmi celles-ci, il y a celles qui, dans leur courbure, sont exactement comme l'espace euclidien et ont donc une somme d'angles de 180° , celles-ci s'appellent les *variétés plates*. Là, il y a une *isométrie* (locale ?) avec l'espace euclidien, elles

ont des rapports d'angles et de distances similaires. Il n'y a qu'un nombre limité de variétés riemanniennes plates pour certaines dimensions. En (relativité générale), on étudie en particulier des variétés pseudo-riemanniennes qui ne sont *pas plates* – il s'agit de la courbure de l'espace par la gravitation.

Il est à noter en général que l'*espace de configuration* des systèmes mécaniques (newtoniens ?) semble avoir le caractère d'une variété riemannienne, et cela compte – je suppose – aussi pour les équations de Navier-Stokes. L'espace des phases est le *fibré cotangent* d'un tel espace de configuration. Tous deux font à leur tour partie d'une difféité, c'est-à-dire d'un espace de solutions d'une équation différentielle (de mouvement), les difféités pouvant être décrites de manière algébrique-géométrique avec Vinogradov.

Chez Deleuze/Guattari : Les variétés se trouvent dans la version française à la page 305, dans la traduction allemande à la page 340. Les variétés plates sont discutées en conséquence dans l'original à la page 307, dans la traduction à la page 342.

3.4 Quels sont les fondements de l'analyse ? Qu'est-ce que l'infini ? – Perspectives sur Badiou et la *philosophie liminale*

L'analyse, développée vers le XVIIIe siècle par Newton et Leibniz, a rapidement été reconnue pour son utilité dans les sciences naturelles. En même temps, il y a eu dès le début des doutes considérables sur sa légitimité scientifique : le fait qu'elle *fonctionne*, tout en ayant l'air d'une *violation des lois logiques*, a créé un conflit considérable. À cela, il faut ajouter que l'analyse antérieure, avant le XXe siècle, reposait sur des fondements particulièrement flous. Berkeley, par exemple, rejetait l'analyse, l'un de ses critiques les plus éminents, et ce dans une intention immédiatement anti-Lumières et religieuse. S'il y a donc une *petite réponse* qui dit : oui, l'analyse fonctionne, il y a aussi une *grande réponse*, qui consisterait à exposer *en détail* la légitimité scientifique de l'analyse – et donc de l'enseignement des équations différentielles et de la science moderne *en détail*. Cela mène inévitablement au-delà de Deleuze vers Badiou, et en même temps vers un ensemble de nouvelles connaissances mathématiques du XXe siècle, qui font éclater la conception commune des mathématiques, et qui seraient probablement incompréhensibles pour des gens comme Spinoza et Hegel.

Cela comprend plusieurs aspects. L'aspect le *plus frappant* est : l'analyse suppose qu'il y a l'*infini* et qu'on peut *calculer* avec lui. L'ancienne analyse des XVIIe et XVIIIe siècles calculait avec des *parties infiniment petites* ou des *limites* (ce qui revient à peu près au même), supposait l'infini. C'était alors une innovation. Cela n'était pas prévu dans les mathématiques grecques, traditionnelles, ce n'est qu'avec Galilée que cela a changé avec ses premières recherches sur l'infini, sur la base desquelles Newton et Leibniz ont formé l'analyse. Dans les mathématiques modernes du XXe siècle, il en va ainsi que ce fait s'y exprime en ce que l'analyse suppose l'*axiome de l'infini*, par lequel il existe des ensembles infinis et aussi les ensembles de puissance d'ensembles infinis. L'infini n'est en rien intuitif. On se le rend trop facile en supposant que les mathématiciens n'utilisent qu'une « mauvaise » infinité, et que les philosophes utilisent la « vraie » infinité, en fait, Hegel affirme que c'est précisément dans l'infini des mathématiques que se trouve la vraie infinité. Spinoza aussi s'appuie sur l'infini des mathématiciens – donc celui de Galilée – lorsqu'il en parle, et il semble aussi sous-tendre son concept de Dieu. Il faut ajouter que jusqu'à aujourd'hui, il existe des mathématiciens qui (comme Berkeley) sont des *finitistes*, et rejettent le calcul avec l'infini. La décision *axiomatique*, donc non justifiable, pour ou contre l'infini est elle-même

apparemment quelque chose de « vision du monde », qui ne peut être fondé sur une raison plus profonde. Cependant, il faut aussi ajouter ici que le reste des mathématiques repose aussi sur des *axiomes* (non justifiables) ; et il n'y a pas d'*île sûre* de la finitude. L'infini est quelque chose qui était encore à la portée des conceptions communes des mathématiques du XVIIIe siècle, qui a fait les premiers pas dans le domaine de l'analyse. Seule l'idée qu'il est introduit par un *axiome non justifiable* – par une *décision* – les aurait probablement peu intéressés ou les aurait beaucoup surpris.

Mais l'analyse a aussi besoin d'autres fondements, mène à d'autres questions. Une *fondation rigoureuse* de l'analyse (l'analyse standard actuelle) n'a été réalisée qu'à la fin du XIXe siècle par Weierstrass, lorsqu'il a développé le concept de *nombre réel*. Son élève Dedekind a ensuite développé une procédure qu'on a appelée plus tard les *coupures de Dedekind*, pour définir les nombres réels, ce qui est un fait auquel Deleuze lui-même fait référence, du moins il semble apparaître dans *Différence et Répétition*, où il parle de *coupures de Dedekind*. Le problème des nombres réels est finalement apparu clairement avec Cantor, un autre élève de Weierstrass, qui a découvert qu'il y a *plus* que « simplement » une infinité de nombres réels. *Combien de plus* l'ensemble des puissances était plus grand que la simple infinité n'était cependant pas clair. Ce n'est qu'avec le *forcing* de Cohen qu'on a pu montrer qu'il y a presque autant de nombres réels « en plus » qu'on veut : il faut *axiomatiquement* le fixer (et c'est en ce sens, si on veut, une question de *vision du monde* !). On pourrait donc aussi se laisser aller à l'affirmation que ce n'est qu'avec Cohen que les fondements de l'analyse, ou du moins des nombres réels sur lesquels elle repose, sont vraiment devenus clairs. Dans cette circonstance, qu'il y a « plus » que simplement une infinité de nombres réels, il est sous-entendu que « l'unique » infinité, dont parlaient encore Spinoza et Hegel et toute la science moderne, est un conte de fées. Il y a, s'il y a l'infini, *plusieurs* infinis (la série Aleph et Beth – mais il y en a encore beaucoup plus, à savoir les grands cardinaux). Avec cela, l'infini unique originel de Spinoza, Descartes, Leibniz, Hegel était scindé, multiplié en une infinité d'infinis. Cela va bien au-delà de la conception commune des mathématiques. Cela élargit et actualise le spinozisme, le résultat en est à mesurer dans *l'immanence des vérités* de Badiou, qui a repensé le spinozisme mengentheoretique novateur de Cantor.

Un autre aspect important de l'analyse et donc des équations différentielles est leur dépendance particulière aux *preuves par l'absurde*. Pendant la crise des fondements des mathématiques, où les mathématiciens se disputaient sur les fondements des mathématiques et où les intuitionnistes voulaient abolir la preuve par l'absurde, on s'est rapidement rendu compte que cette étape entraînerait la suppression d'une partie essentielle de l'analyse, voire la perte du *théorème fondamental* du calcul intégral et différentiel. On a rapidement trouvé quelques moyens d'esquiver ce problème de manière plus élégante, mais au fond, il est resté un défi non résolu, que « dans l'intuitionnisme », l'analyse ne fonctionne pas correctement. Il est donc tout à fait logique de souligner qu'une véritable épreuve de l'analyse doit aussi s'occuper du « problème » de l'intuitionnisme et des preuves par l'absurde. Il faut aussi souligner ici que le forcing de Cohen donne une indication décisive. Certes, le forcing ne *prouve* pas que l'intuitionnisme ou le constructivisme est faux, mais on peut très bien montrer que *dans l'intuitionnisme*, une grande partie des mathématiques disparaîtrait – qu'il serait donc une sorte de restriction arbitraire et volontaire des mathématiques. Il faudrait ajouter ici : il existe *beaucoup* de variantes de l'intuitionnisme, qui portent chacune leurs propres conséquences ou s'imposent une ascèse mathématique correspondante. La question de savoir si l'on est intuitionniste ou non, et sous quelle forme, est à nouveau un moment où les mathématiques deviennent *vision du monde* et *philosophiques*. Cela est probablement aussi en profonde contradiction avec la conception commune des mathématiques, à laquelle on est

confronté à l'école. Les mathématiques reposent sur des *axiomes* apparemment *arbitraires*, sont apparemment pleines de lacunes, où l'on a une décision libre.

Il est à souligner qu'il existe aussi différentes variantes de l'analyse, qui vont au-delà de cette distinction. L'*analyse standard* de Weierstrass, qui utilise les nombres réels, est très éloignée de celle de Newton et Leibniz, qui utilisaient encore des *nombres infiniment petits*. Ce défaut a été résolu par le mathématicien Robinson au XXe siècle avec la soi-disant *analyse non standard*, qui est beaucoup plus intuitive. Cette nouvelle procédure utilisait des *nombres hyperréels*, par lesquels l'espace numérique s'est encore élargi. Les détails ne sont pas importants ici. Il faut cependant souligner que *même dans cette question*, le forcing de Cohen est un soutien décisif. Car il peut fixer la taille du continu et donc aussi s'il existe une extension univoque de l'espace des nombres réels à l'espace des nombres hyperréels. La taille du continu, qui peut être fixée par un axiome, est donc la base pour la variante « plus intuitive » de l'analyse. Mais si l'on ne veut pas admettre que l'analyse non standard est plus intuitive, ou si l'on rejette une telle référence à l'intuitivité (elle est en effet assez insaisissable), il reste néanmoins le fait qu'une procédure d'analyse importante et équivalente est conditionnée par la taille du continu, qui peut être fixée par le forcing.

Tout compte fait, il apparaît donc que l'analyse se déroule dans le domaine qui va au-delà de l'infini, qui est introduit axiomatiquement, et qu'il est précisément impossible d'obtenir une orientation raisonnable sans traiter, par le forcing que Badiou décrit dans *L'Être et l'Événement*, les questions pour et contre l'intuitionnisme, la taille du continu et l'unicité des extensions hyperréelles. On trouve donc dans les mathématiques modernes du XXe siècle, que Badiou a interprétées, *enfin* la base pour fonder correctement l'analyse, qui est à son tour nécessaire pour les équations différentielles, avec lesquelles on peut ensuite reconnaître la science naturelle moderne et aussi les modèles climatiques. Que Badiou rejette lui-même la recherche climatique est en fait une contradiction non justifiable dans son œuvre, une contradiction qui devrait inviter à la surmonter avec sa propre force. En Badiou, on peut – si on veut, par un coup subversif – fonder ce qu'il veut lui-même écarter – la recherche climatique. Et dans la même phrase aussi le champ que les excursions mathématiques de Deleuze ont exploré. Badiou *permet* ce que lui-même veut écarter. Le chemin des axiomes les plus élevés (forcing, axiomes de l'infini chez Badiou) aux théorèmes des mathématiques (équations différentielles partielles, variétés riemanniennes chez Deleuze) à leur application en physique (recherche climatique) est à parcourir, pour défendre l'édifice actuel de la science contre la poussée à droite.

Il faut ajouter que toutes ces « décisions » sur les axiomes et autres aspects ont été ressenties, dès leur découverte, comme chargées d'un grand poids philosophique. Finitude et infinité ne distinguent pas seulement la science antique et moderne, mais aussi la philosophie, comme on peut le mesurer à la différence entre Leibniz infinitiste et Aristote finitiste. Intuitionnisme et platonisme correspondent à la distinction entre idéalisme et réalisme. Ces décisions sont visionnaires, mais cela ne signifie pas qu'elles sont arbitraires (ce qui mène à une multitude de problèmes). Le nouveau médium du matérialisme *doit* être la décision sur l'indécidable, la tentative de construire néanmoins une vision du monde cohérente, où toutes les sciences trouvent leur place, pour obtenir une orientation adéquate. L'étape suivante, par laquelle la philosophie émerge, est la connexion avec la politique.

4. Le courage d'un « matérialisme stupide » à partir de Deleuze et Badiou – avec Holbach comme ligne de fuite

Je voudrais maintenant proposer en dernier lieu le matérialisme stupide, mécaniste. Il est « stupide » parce qu'il est « positiviste », « mécaniste », explicitement non spéculatif ou non dialectique, mais exige au contraire un *réalisme scientifique* – et à partir de là, un ancrage dans les formes de résistance politique réelles, qui aspirent à la démocratie et à l'égalité. Il ne doit pas, je pense, être spéculatif, dialectique, vitaliste, et il ne devrait peut-être pas l'être, si l'on pense aux formations idéologiques de Latour à Morton et autres – et en même temps, on trouve chez Deleuze comme chez Badiou des éléments pour ce matérialisme stupide. Cela ne signifie pas que certains éléments plutôt problématiques de Deleuze, Spinoza et Badiou ne doivent pas être rejetés. Il s'agit de pêcher les éléments de Deleuze et Badiou qui peuvent être nécessaires pour soutenir les formes de résistance actuelles – *ni plus ni moins*.

Cela mène finalement à un matérialisme « plat », éminemment français des Lumières, comme celui défendu autrefois par Holbach ou Diderot, avec cette différence que c'est maintenant les mathématiques et non la physique qui doivent être placées comme champ central, qui englobe la physique, comme on pourrait peut-être le lire chez Spinoza. Il y a peut-être aussi un rapprochement avec le *Goethe stylistique, systématique, des Lumières*, qui repousse d'abord les âmes romantiques, le Spinoza avec ses axiomes et théorèmes, avec son besoin de clarté anti-religieux, des Lumières. Le Spinoza repoussant est le bon Spinoza pour aujourd'hui. Holbach et Diderot pour le XXI^e siècle — c'est l'étalon posé ici, qui mène à ce programme minimal provisoire du « matérialisme stupide », qui exclut les éléments dialectiques, vitalistes, romantiques et spéculatifs. Un programme minimal est tout à fait adapté à l'urgence d'agir, qui est en nous à ce moment, tout en étant clair qu'il ne peut suffire, que ces choses sont toutes bien plus difficiles. C'est pourquoi je pense que c'est précisément le matérialisme stupide, né de la nécessité, qui offre l'occasion de s'intéresser à telle ou telle spéculation et donc d'accorder à Deleuze un rang élevé. Plus le matérialisme est stupide, plus le besoin de spéculation, de dialectique, de vitalisme est grand. Il en résulte une contre-poussée absolue, dans laquelle on peut bien se lancer. L'élaboration de la stupidité nécessaire à cela, c'est la *philosophie liminale*, qui transforme ce moment matérialiste plat en une vraie philosophie.

Côté scientifique/théorique (comparer cette « descente » avec l'*allégorie de la caverne* et la *ligne* de Platon, mais il manque – si l'on regarde attentivement – la contemplation des Idées tout en haut).

1. **AXIOMES** : La théorie des ensembles et ses axiomes (traités par Badiou) permettent le fondement ontologique abstrait, les bases de la pensée scientifique en général. Les choses que la science décrit sont réelles et rien d'autre. À noter : la théorie des ensembles n'est qu'une mathématique parmi d'autres, son caractère fondateur n'est en rien catégoriquement exigé, plutôt une variante particulièrement praticable de la fondation.
2. **THÉORÈMES** : L'analyse et les équations différentielles, la géométrie différentielle sont la partie des mathématiques qui, sur cette base, montre aujourd'hui comment on peut décrire le monde *concrètement présent* et *compliqué*. Elles comprennent les équations différentielles partielles, les variétés (pseudo-)riemanniennes et de nombreux autres modèles mathématiques comme possibilité. Une exposition de ces possibilités montre les possibilités d'existence cohérente.
3. **PERCEPTIBLES** : La physique newtonienne, ses extensions au XIX^e siècle, son application dans la recherche climatique permettent aujourd'hui un regard direct sur

les rapports d'oppression et de crime, dans l'espace et le temps, dans le monde complexe et interconnecté. Cela montre divers *pathways* comme futurs possibles, c'est-à-dire des points d'arrivée et des futurs à éviter avec moins de démocratie et d'égalité. Une physique plus avancée comme celle d'Einstein ou la théorie quantique n'est pas si urgente, du moins pas en termes politiques. Il est clair, cependant, que le monde naturel apparent n'est rien d'autre qu'une intégrale, une solution d'une équation différentielle. En tant que telle, elle est révélée par la science de la nature, et le réductionnisme s'applique.

4. **PERCEPTIBLES II** : La recherche sociale quantitative peut montrer quels groupes sont opprimés et aussi en quoi (écart salarial, dépression, etc.). Elle montre aussi ce que serait une libération : des voies possibles – des *pathways* vers moins d'inégalité et une plus grande participation démocratique de tous les groupes. En fait, pas autrement que la réduction du taux R pendant la crise du corona, on pourrait dire qu'il s'agit de réduire les taux de féminicides et les taux de dépression des homosexuels, etc.
5. **PERCEPTIBLES III** : On peut ensuite, au choix, lier cela à une théorie économique ou non. Les théories économiques sont généralement floues et moins scientifiques que, par exemple, la recherche climatique. Mais quel serait un critère pour choisir entre Keynes, Marx, néoclassique, etc. ? On pourrait faire plus de prédictions avec ces théories et décrire et expliquer de nombreux autres facteurs sociaux, là où les modèles climatiques échouent jusqu'à présent.
6. **IMAGES TROUBLÉES** : Les (réfutables) opinions : presse, réseaux sociaux, médias étatiques, privés, fausses opinions sur le climat et l'oppression des genres. Ceux-ci peuvent être expliqués par des théories psychologiques, économiques et sociologiques correspondantes, comme un effet de pouvoir.

Côté politique/pratique :

7. Les formes de résistance sont celles qui, collectivement, agissent contre ces problèmes et visent et réalisent l'égalité et la démocratie. C'est, avec l'histoire du mouvement politique, l'étalon pour leur évaluation. Elles génèrent un *pathway* préférable, une autre intégrale des équations différentielles, un monde avec moins d'oppression et moins de destruction du climat, un plus grand contrôle démocratique et plus d'égalité. Presque tout est à cet égard des expériences et non des chemins sûrs vers le but.
8. Les mouvements politiques sont la source d'impératifs politiques (et non les enseignants universitaires ou les philosophes).

Fin du document